

A LA JEUNESSE

*Discours prononcé par M. Emile Zola
au banquet de L'ASSOCIATION GÉNÉRALE
DES ÉTUDIANTS (mai 1893) :*

Messieurs,

C'est un très grand honneur et un très grand plaisir que vous m'avez faits, en me choisissant pour présider ce banquet annuel. La jeunesse ! il n'est pas de compa-

gnie meilleure ni plus charmante, il n'est pas surtout d'auditoire plus sympathique et devant lequel le cœur s'ouvre plus largement, dans le désir d'être aimé et entendu.

Voici, hélas ! que j'arrive à un âge où le regret de n'être plus jeune commence, où l'on se préoccupe de la poussée des jeunes hommes qu'on sent monter derrière soi. Ce sont eux qui vont nous juger et nous continuer. J'écoute en eux naître l'avenir, et je me demande parfois, avec une certaine anxiété, ce qu'ils rejeteront de nous et ce qu'ils en garderont, ce que deviendra notre œuvre entre leurs mains, car elle ne peut être définitivement que par eux, elle n'existera que s'ils l'acceptent pour l'élargir encore et l'achever. Et c'est pourquoi je suis avec passion le mouvement des idées dans

la jeunesse contemporaine, lisant les journaux et les revues d'avant-garde, tâchant d'être au courant de l'esprit nouveau qui anime nos Écoles, m'efforçant en vain de savoir où vous allez tous, vous l'intelligence et la volonté de demain.

Certes, messieurs, il y a là de l'égoïsme, je ne le cacherai pas. Je suis un peu comme l'ouvrier qui termine la maison où il compte abriter ses vieux jours, et qui s'inquiète du temps qu'il fera désormais. La pluie va-t-elle lui endommager ses murs ? Si le vent souffle du Nord, ne lui arrachera-t-il pas son toit ? Et, surtout, a-t-il construit assez solidement pour résister à la tempête, n'a-t-il épargné ni les matériaux résistants ni les heures de rude besogne ? Ce n'est pas que je pense les œuvres éternelles et décisives. Les plus grands doivent se résigner

à l'idée de n'être qu'un moment dans le perpétuel devenir de l'esprit humain. Cela serait déjà si beau d'avoir été, pendant une heure, le porte-parole d'une génération ! Et puisqu'on ne fixe pas une littérature, puisque tout évolue sans cesse et que tout recommence, il faut bien s'attendre à voir naître et grandir les cadets qui vous remplaceront, qui effaceront peut-être jusqu'à votre souvenir. Je ne dis point que le vieux combattant qui est en moi n'a pas, par instants, des envies de résistance, lorsqu'il croit sentir son œuvre attaquée. Mais, en vérité, devant le prochain siècle qui se lève, j'ai encore plus de curiosité que de révolte, plus d'ardente sympathie que d'inquiétude personnelle, et que je périsse donc, et que toute ma génération périsse avec moi, si réellement nous ne sommes bons qu'à com-

bler le fossé, pour aider ceux qui nous suivent à marcher vers la lumière !

Messieurs, j'entends dire couramment que le positivisme agonise, que le naturalisme est mort, que la science est en train de faire faillite, au point de vue de la paix morale et du bonheur humain qu'elle aurait promis. Vous pensez bien que je n'entends pas résoudre ici les graves problèmes que ces questions soulèvent. Je ne suis qu'un ignorant, je n'ai aucune autorité pour parler au nom de la science et de la philosophie. Je suis, si vous le voulez bien, un simple romancier, un écrivain qui a deviné un peu parfois, et dont la compétence n'est faite que d'avoir beaucoup regardé et beaucoup travaillé. Et c'est uniquement à titre de témoin que je vais me permettre de vous

dire ce qu'a été, ce que, du moins, a voulu être ma génération, les hommes qui ont aujourd'hui cinquante ans, et dont votre génération, à vous, fera bientôt des ancêtres.

J'étais très frappé, ces jours derniers, à l'ouverture du Salon du Champ-de-Mars, par l'aspect particulier des salles. On prétend que ce sont toujours les mêmes tableaux. C'est une erreur ; l'évolution est lente, mais quelle stupeur, si l'on pouvait évoquer les Salons d'autrefois ! Pour ma part, je me souviens très bien des dernières expositions académiques et romantiques, vers 1863 : le plein air n'avait pas triomphé, la note générale était une note de bitume, un encrassement des toiles, les tons cuits, les demi-ténèbres de l'atelier. Puis, une quinzaine d'années plus tard, après l'influence victorieuse et si discutée de Manet,

je me souviens des expositions nouvelles, où éclatait la note claire du plein soleil : c'était comme un envahissement de la lumière, un souci du vrai qui faisait de chaque cadre une fenêtre grande ouverte sur la nature, baignée de clarté. Et, hier, après quinze années encore, j'ai pu constater, parmi cette limpidité fraîche des œuvres, qu'une sorte de brouillard mystique se levait : il y a bien toujours là le souci de la peinture claire, mais la réalité se déforme, les figures s'allongent, le besoin du caractère et du nouveau emporte l'artiste dans l'au-delà du rêve.

Si j'ai voulu fixer ces trois étapes de la peinture contemporaine, c'est qu'elles me semblent résumer le mouvement de nos idées dans une image saisissante. Ma génération, en effet, après d'illustres aînés

dont nous n'avons été que les continuateurs, s'est efforcée d'ouvrir largement les fenêtres sur la nature, de tout voir, de tout dire. En elle, même chez les plus inconséquents, aboutissait le long effort de la philosophie positive et des sciences d'analyse et d'expérience. Nous n'avons juré que par la science, qui nous enveloppait de toutes parts; nous avons vécu d'elle, en respirant l'air de l'époque. A cette heure, je puis même confesser que, personnellement, j'ai été un sectaire, en essayant de transporter dans le domaine des lettres la rigide méthode du savant. Mais qui donc, dans la lutte, ne va pas plus loin que l'utile, et qui se borne à vaincre, sans compromettre sa victoire? Je ne regrette rien d'ailleurs, je continue à croire en la passion qui veut et qui agit. Puis, quel enthousiasme et quel

espoir étaient les nôtres! Tout savoir, tout pouvoir, tout conquérir! Refaire par la vérité une humanité plus haute et plus heureuse!

Et c'est ici, messieurs, que vous autres, la jeunesse, vous entrez en scène. Je dis la jeunesse, ce qui est vague, lointain et profond comme la mer; car où est-elle, la jeunesse? Que sera-t-elle réellement? Qui a mission de parler en son nom? Il faut bien que je m'en tienne aux idées qu'on lui prête, et si ces idées n'étaient point celles de beaucoup d'entre vous, je leur en demande pardon à l'avance, je les renvoie à ceux qui nous auraient trompés par des renseignements douteux, plus conformes sans doute à leur désir qu'à la réalité des choses.

Donc, messieurs, on nous affirme que

votre génération rômpt avec la nôtre. Vous ne mettriez plus dans la science tout votre espoir ; vous auriez reconnu, à tout bâtir sur elle, un tel danger social et moral, que vous seriez résolu à vous rejeter dans le passé, pour vous refaire, avec les débris des croyances mortes, une croyance vivante. Certes, il n'est pas question d'un divorce complet avec la science, il est entendu que vous acceptez les conquêtes nouvelles et que vous êtes décidés à les élargir. On veut bien que vous teniez compte des vérités prouvées, on tâche même de les accommoder aux anciens dogmes. Mais, au fond, la science est mise à l'écart de la foi, on la repousse à son ancien rang, un simple exercice de l'intelligence, une enquête permise, tant qu'elle ne touche pas au surnaturel de l'au-delà.

L'expérience, dit-on, est faite, et la science est incapable de repeupler le ciel qu'elle a vidé, de rendre le bonheur aux âmes dont elle a ravagé la paix naïve. Son temps de triomphe menteur est fini ; il faut qu'elle soit modeste, puisqu'elle ne peut pas tout savoir en un coup, tout enrichir et tout guérir. Et, si l'on n'ose dire encore à la jeunesse intelligente de jeter ses livres et de désertier ses maîtres, il est pourtant déjà des saints et des prophètes qui vont par le monde en exaltant la vertu de l'ignorance, la sérénité des simples, le besoin pour l'humanité trop savante et vieillie d'aller se retremper, au fond du village préhistorique, parmi les aïeux à peine dégagés de la terre, avant toute société et tout savoir.

Je ne nie point cette crise que nous tra-

versions, cette lassitude et cette révolte, à la fin de ce siècle, d'un labeur si enfiévré et si colossal, dont l'ambition a été de vouloir tout connaître et tout dire. Il a semblé que la science, qui venait de ruiner le vieux monde, devait le reconstruire promptement, sur le modèle que nous nous faisons de la justice et du bonheur. On a attendu vingt ans, on a attendu cinquante ans, cent ans même. Et puis, quand on a vu que la justice ne régnait pas, que le bonheur n'était pas venu, beaucoup ont cédé à une impatience croissante, se désolant, niant qu'on pût se rendre, par la connaissance, à la cité heureuse. C'est un effet bien connu, il n'y a pas d'action sans réaction, et nous assistons à l'inévitable fatigue des longs voyages : on s'assoit au bord de la route, on désespère d'arriver jamais, en voyant l'intermi-

nable plaine, un autre siècle se dérouler encore ; on finit même par douter du chemin parcouru, par regretter de ne s'être pas couché dans un champ, pour y dormir l'éternité sous les étoiles. A quoi bon marcher, si le but doit s'éloigner toujours ? A quoi bon savoir, si l'on ne doit pas savoir tout ? Autant garder la simplicité pure, la félicité ignorante de l'enfant. Et c'est ainsi que la science, qui aurait promis le bonheur, aboutirait, sous nos yeux, à la faillite.

La science a-t-elle promis le bonheur ? Je ne le crois pas. Elle a promis la vérité, et la question est de savoir si l'on fera jamais du bonheur avec la vérité. Pour s'en contenter un jour, il faudra sûrement beaucoup de stoïcisme, l'abnégation absolue du moi, une sérénité d'intelligence satisfaite qui semble ne pouvoir se rencontrer que